

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



**BULLETIN**

**TOME XIV — N° 4**  
**OCTOBRE 1935**

## SOMMAIRE

<b>Le Bicentenaire du Prince de Ligne</b> (Discours de M. Louis Dumont-Wilden, à la séance du 27 juillet 1935).....	113
<b>Chronique :</b>	
Hommage à Albert Giraud. (Discours de M. Valère Gille).	155
<b>Livres reçus</b> .....	159

---

SÉANCE DU 27 JUILLET 1935

---

## Le Bicentenaire du Prince de Ligne

---

La séance est ouverte à 3 heures, en la présence de S. M. le Roi.

M. Louis Delattre, directeur, préside.

### Discours de M. Louis DUMONT-WILDEN

Depuis plus de cent ans, nous cherchons l'Europe; depuis plus de dix ans, nous pleurons l'Europe, et de toutes les tragédies dont notre temps nous offre le spectacle, ce n'est pas la moins douloureuse.

L'Europe ! Réalité transcendante qui ne fut jamais une réalité politique, sauf peut-être au temps de l'Empire romain, — lequel à la vérité fut plus méditerranéen que réellement européen — l'Europe qui, au cours de sa longue histoire, ne fut que rarement une réalité spirituelle, mais dont l'idéale image a hanté les nuits de tant d'hommes supérieurs ! L'Europe, notre grande patrie, dans laquelle nous voudrions encadrer nos petites patries sans rien renier de ce qu'elles ont d'original — diversité dans l'unité ! — L'Europe, vieille terre de plaines et de montagnes, de champs et de forêts, où les fleuves ne sont point des torrents dévastateurs, mais des sources de vie, des routes de la civilisation, où les villes, riches d'histoire, d'art et de souvenirs, ne sont point démesurées, et d'où notre race essaima pour répandre dans le vaste monde une civilisation qui, sans doute, n'est pas parfaite, étant vivante et perfectible, mais qui apparaît dans les annales de l'humanité comme la plus active et la plus humaine ! Est-il encore possible, en ce temps d'inquiétudes et de

contradictions, où les rivalités et les haines internationales obscurcissent ce que nous appelions naguère la conscience universelle, de la concevoir autrement que comme une expression géographique ?

Au XV<sup>e</sup> siècle, quand elle s'appelait la Chrétienté, quand elle était catholique et théologique, elle fut réellement une patrie, la seule patrie que pussent concevoir ceux des hommes de ce temps qui étaient capables de voir plus loin que le clocher de leur église, le beffroi de leur cité ou le donjon de leur seigneur. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la Réforme et la Contre-Réforme, première explosion des nationalités, et sous la forme la plus exclusive — la forme religieuse, — la détruisirent; la Renaissance est sans doute un phénomène *européen*, mais protestants et catholiques souillèrent de sang le visage oublié de la grande patrie commune, et Erasme l'humaniste, au moment où il meurt, n'est plus qu'un anachronisme, un personnage du passé ou de l'avenir. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le signe de la raison française, l'Europe apparaît de nouveau comme une patrie, purement intellectuelle il est vrai, mais qui s'impose à l'universalité des esprits. Elle a son idiome commun, la langue française adoptée partout comme seconde langue, langue des relations internationales, langue de la politesse, langue des élites; elle a ses souvenirs communs, ceux qu'elle a hérités de la Grèce ou de Rome, humanisés par le christianisme; elle a son idéal commun : le règne des lumières que Joseph II, type du despote éclairé, concevait à peu près de la même façon que les encyclopédistes ennemis du despotisme. D'un bout à l'autre du vieux continent alors, les élites se comprennent, pensent et sentent à peu près à l'unisson et communient dans la même foi en l'homme selon Rousseau, et dans le même espoir du progrès indéfini.

Cette patrie européenne qui est presque d'hier, a-t-elle été submergée dans le grand tumulte de peuples qui suivit la Révolution française, au point qu'elle ait sombré à jamais ?

On a pu le penser, et c'est dans ce sens que je crois pouvoir dire que depuis plus de cent ans nous cherchons l'Europe perdue. Peut-on espérer la retrouver un jour ?



Un moment, dans les premières années de ce siècle, on a eu quelques raisons de croire que cette Europe de l'intelligence allait reparaître sous le signe de l'esthétique. Grâce à une sorte d'équilibre dû au régime des alliances, la paix semblait assurée entre les grandes puissances; la facilité des échanges avait amené la prospérité générale; une société cosmopolite qui promenait ses loisirs de villes d'eaux en capitales, avait propagé une sorte de cosmopolitisme artistique et littéraire dont notre Maeterlinck était peut-être l'expression la plus éclatante. De grands courants esthétiques, de jolies modes sentimentales se transportaient de Paris à Londres, en passant par Bruxelles, de Rome à Munich, de Berlin à Saint-Petersbourg — Barrès, évoquant le gracieux souvenir de Marie Bashkirtseff, l'appelait « Notre-Dame des Sleeping-cars. » — On communiait dans les mêmes engouements. Il y avait des artistes spécifiquement européens : Wagner, Debussy, Nietzsche, Anatole France, d'Annunzio, Ibsen, Barrès, Verhaeren, Maeterlinck, Kipling... La catastrophe de 1914 a détruit tout cela. La haine allumée entre nations par les incendies de Louvain, de Dinant, de Reims et d'autres lieux, a tué pour longtemps la faculté de se comprendre.

La tempête apaisée cependant, le radieux fantôme de l'Europe retrouvée apparut un moment sur les bords du Lac Léman. Un homme d'état, dont bien des rues et des places publiques de France portent encore le nom, ayant en son vieil âge découvert l'Europe, y accrocha son idéal pacifique. Il nous dit que le temps était revenu de parler « européen ». Il le dit en français; c'est peut-être, hélas ! une des raisons pour lesquelles on refusa de le suivre. Toujours est-il que le fantôme disparut bien vite comme ces vapeurs légères qui flottent sur la campagne à l'aube trop radieuse d'une de ces belles journées qui finissent par un orage; si bien que ceux de ma génération qui auraient voulu être de « bons européens » se demandent s'ils n'ont pas suivi la plus décevante des chimères. Et voilà pourquoi j'ai cru pouvoir dire que, depuis quelque dix ans, nous pleurons l'Europe. Et je pense à la belle histoire d'Orphée qui, ayant obtenu de Jupiter la faveur insigne d'arracher aux Enfers l'épouse inspiratrice, la perdit

une seconde fois pour avoir mis trop de hâte à la vouloir revoir...

Il ne faut jamais désespérer; ce qui a été peut renaître, et il est quelquefois fécond d'entretenir des regrets. C'est ce qui donne une actualité pathétique au deuxième centenaire de l'homme qui fut sans aucun doute le type le plus caractéristique du bon Européen d'autrefois, ce prince de *Ligne* dont je vais essayer devant vous d'évoquer la mémoire et en qui, dans cette Académie, il nous plaît de voir le précurseur du mouvement littéraire belge de langue française.

Ce type du bon Européen de l'Europe française était un Belge, le trait doit être noté dès le premier abord.

Je me garderai bien de me donner le ridicule de représenter la Belgique comme le centre de l'Europe; le centre de l'Europe s'est d'ailleurs souvent déplacé au cours de l'histoire, mais c'est peut-être le plus fréquenté et le plus anciennement fréquenté des grands carrefours européens. On l'a représentée de nos jours comme la plaque tournante d'une gare de triage; dès le Moyen Age, c'est le point de croisement des grandes routes commerciales allant de France en Allemagne, d'Angleterre en Italie. Or les routes commerciales sont toujours aussi les routes de la civilisation. Notre grand historien Henri Pirenne qui, mettant enfin de l'ordre dans nos annales, a déterminé les fondements idéologiques de notre nationalité composite, a montré par des traits saisissants que c'est à cette situation géographique que nos provinces, unies peut-être plutôt par les circonstances que par une volonté commune, ont dû de former une nation qui ne possède son statut international que depuis un peu plus de cent ans, mais qu'une longue histoire commune avait préparée. Il a montré que notre pays est une sorte de synthèse de France et de Germanie, un pays de marches où, depuis des siècles, les deux grandes civilisations de l'Occident s'affrontent et se pénètrent tour à tour. L'Espagne et l'Italie, d'autre part, ont marqué nos villes, donnant à nos arts un reflet de la grâce méditerranéenne, et toutes ces influences diverses ont laissé parmi nous de telles traces qu'il n'est pour

ainsi dire pas un peuple d'Europe qui ne trouve ici quelques souvenirs familiers. Sous l'ancien régime, Bruxelles était l'auberge des princes en exil; quand l'ère des révolutions commença, notre capitale devint l'asile préféré des proscrits, le laboratoire secret des idées les plus hardies, parfois les plus dangereuses, parfois les plus fécondes. N'est-ce pas à ces circonstances que nous devons une constante curiosité et une constante sympathie pour l'Europe, sympathie et curiosité qui sont pour nous le meilleur moyen d'échapper à ce particularisme municipal qui ressemble souvent à l'esprit de clocher? Quelqu'un n'a-t-il pas dit, en une boutade qui, comme toutes les boutades, n'est qu'à moitié juste, qu'en Belgique, on ne cessait d'être Bruxellois, Anversois, Gantois ou Liégeois que pour devenir Européen?

Nos grands humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle, toujours errants sur les routes de France, d'Allemagne et d'Italie, avaient montré la voie, mais c'est le Prince de Ligne qui devait fixer pour toujours le type du Belge européen.

Il était Belge — il est né à Bruxelles en 1735, — mais il était prince et les princes ont toujours quelque cosmopolitisme dans le sang. Songeant un jour à ses ancêtres, il jetait cette note sur le papier :

« Un homme de ma chancellerie, mon secrétaire allemand nommé Leygeb dit, et moi aussi à la vérité, qu'il a lu sur un vieux parchemin que nous descendions d'un roi de Bohême; il dit aussi qu'il a lu sur une tombe je ne sais où que nous descendions de Charlemagne par un certain Thierry d'Enfer; il dit encore que les généalogistes nous donnent la même tige que la maison de Lorraine et que d'autres prétendent que nous sommes une branche de celle de Bade. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de tout cela car mon père était diablement fier. Et puis ce qui me fait accroire qu'il y a du Charlemagne et du Vitikind dans notre sang c'est que nous avons la Toison depuis quatre siècles et que nous sommes princes d'Empire depuis deux. »

Cette généalogie, d'ailleurs confuse, est à peu près aussi arbitraire que celle qui faisait descendre le comte de Pons de Ponce-Pilate et le marquis de Levis de la Vierge Marie.

Mettons que les Ligne et leur chancelier plein de zèle voulaient simplement dire par là que la famille pouvait le disputer en antiquité et en illustration à beaucoup de maisons princières auxquelles elle était d'ailleurs apparentée. Remontant de la façon la plus sûre au XI<sup>e</sup> siècle, elle était une des plus anciennes du Hainaut. A la petite cour des gouverneurs-généraux des Pays-Bas, elle tenait le premier rang.

Sujets loyaux de leurs souverains, que ceux-ci résidassent à Madrid ou à Vienne, les princes de Ligne gardaient envers eux une indépendance de féodaux, ne quémandant ni charges, ni pensions, n'allant faire leur cour que quand bon leur semblait. Ce fut d'ailleurs par une fâcheuse erreur que les premiers historiens de notre pays parlèrent de dominations étrangères. Si notre dynastie nationale s'hispaniolisa avec Philippe II, si nos provinces passèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle aux Habsbourg d'Autriche, héritiers de la maison de Bourgogne, elles conservèrent toujours leurs institutions particulières, leurs franchises, comme on disait autrefois, et si notre noblesse fut en général plus accommodante que notre bourgeoisie municipale, elle ne fut jamais une véritable noblesse de cour; notre héros a beau avoir dans les veines le sang de plusieurs nobles maisons de France et d'Allemagne, sans compter ce légendaire roi de Bohême dont il parle, c'était bien un prince belge. C'est en Belgique qu'il avait ses racines et la plus grande partie de ses biens, c'est à Belœil, à Baudour, à Fagnolle qu'il était dans ses terres une manière de petit roi. Son père, le prince Claude-Lamoral était un véritable féodal : les traits de son caractère eussent enchanté Saint-Simon. « Mon père ne m'aimait pas, écrit notre prince en une phrase qui, citée par Sainte-Beuve, se retrouve dans toutes ses biographies, je ne sais pourquoi, car nous ne nous connaissions point. Ce n'était pas alors la mode d'être bon père et bon mari. Ma mère avait grand peur de lui. Elle accoucha de moi en grand vertugadin; elle mourut de même quelques années après, tant il aimait les cérémonies et l'air de dignité. »

Toute princesse de Salm et du Saint Empire qu'elle était, cette pauvre femme tint en effet peu de place dans le monde.

Elle épousa le prince Claude-Lamoral à dix-sept ans, en eut deux filles et un fils, et mourut; au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, le rôle normal des filles de la haute noblesse était de donner des continueurs à la maison de leur mari : après quoi, il était fort séant qu'elles disparussent... Le sévère époux de cette mère effacée ne paraît guère l'avoir pleurée : il se suffisait à lui-même et à la gloire de sa famille. Manquait-il tout à fait de cœur ? A vrai dire, le cœur, en ce temps-là, n'était pas ce dont il convenait de faire étalage quand on était prince de Ligne et du Saint Empire. Il était de cette espèce de gentilshommes qui disparut au XVIII<sup>e</sup> à qui l'honneur et la dignité de leur nom tenait lieu de tout. Son fils, qui n'eut jamais pour lui que du respect et de la crainte, et qui, même parvenu à l'âge d'homme, souffrit cruellement de sa tyrannie, se le figura toujours sous les traits d'un Jupiter tonnant. « Quand il se mouchait, écrit-il, il avait l'air d'étendre un drapeau; quand il toussait, c'était un coup de canon qui faisait retentir les voûtes; quand il se tournait, il faisait rentrer tout son monde sous terre. » Lorsque, arrivé à la vieillesse, notre prince écrivit ses mémoires, il lui arrivait assez souvent d'évoquer l'image de ce père « qui ne l'aimait pas ». Il le revoyait, assis très droit dans son grand fauteuil, y réfléchissant noblement, puis donnant des ordres à ses gens, ou bien se promenant dans son parc de Belœil appuyé sur une haute canne qui avait l'air d'un sceptre ou d'un fouet. Cette image devait sembler un peu « gothique » à un lecteur de Voltaire et de Rousseau, mais Charles-Joseph de Ligne avait lui aussi la fierté de son sang et quand il parlait avec légèreté de sa généalogie, c'était pure affectation. Il y mettait une sorte de pudeur, mais au fond il n'était pas moins glorieux de ses ancêtres que son père.

Il reçut l'éducation que l'on donnait d'ordinaire aux fils de grande famille à cette époque, mais peut-être, tout d'abord du moins, fut-elle particulièrement négligée. S'il eût été Français, on l'eût peut-être mis dans un de ces grands collèges dirigés généralement par les Jésuites et qui se faisaient gloire d'avoir instruit quelques princes du sang, mais il n'existait

rien de semblable dans les Pays-Bas autrichiens. Le prince Claude dut donc se résoudre à chercher pour son héritier un précepteur. Bien que sa souveraine Marie-Thérèse fût alors en guerre avec le roi de France, il pensa qu'on ne pouvait découvrir pour un prince de sa maison d'éducateur convenable qu'à Paris, capitale de la politesse et des belles-lettres. On y trouvait en effet de beaux esprits à foison, mais ceux qui s'adonnaient au métier de précepteur n'étaient pas toujours recommandables. La plupart d'entre eux appartenaient à cette bohème ecclésiastique et littéraire qui, durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, vécut en marge de la bonne compagnie, s'y mêlant par instants presque avec intimité pour retomber ensuite dans une assez basse crapule : abbés de ruelles et de cabarets, poètes crottés en quête d'un protecteur, parasites plus ou moins spirituels ou plus ou moins extravagants dont Diderot nous a laissé l'image dans son *Neveu de Rameau*. Le prince Claude de Ligne commença par tomber très mal et, de huit à quinze ans, son précieux héritier passa par les mains d'une dizaine d'éducateurs, tous plus ou moins fripons, plus ou moins vicieux ou plus ou moins fous, depuis le faiseur d'églogues qui le faisait lire dans les romans licencieux alors à la mode jusqu'au janséniste intransigeant qui dut quitter la place à la suite d'une querelle théologique avec le curé du village. Il n'aurait jamais dépassé le cathéchisme ni le rudiment, dit-il lui-même, ou il aurait eu la cervelle tout à fait dérangée si enfin, dans sa quinzième année, son père, grâce au prince de Rohan, n'eût découvert un certain abbé de la Porte qui sortait du collège Louis-le-Grand où il avait fait de brillantes études, et qui, fort lettré mais non moins sage, apporta à son élève, écrivit plus tard le prince, « cette fleur d'humanité, de littérature, d'urbanité qui font le charme de ma vie et, formant mon âme en même temps que mon esprit, il acquit d'autant plus de droits à ma reconnaissance que je crois que si je valais quelque chose c'est à lui que je le devrais ».

Un élève peut-il faire un plus bel éloge de son précepteur ? Et le fait est que ce M. de la Porte devait être un homme assez rare. Il était pieux sans raideur et savant sans pédan-

tisme. Selon la mode du temps, il s'amusait à faire de petits vers de circonstance, mais il ne leur attribuait pas trop d'importance. Il aimait les lettres et savait les faire aimer. La religion qu'il pratiquait était aimable et mondaine, mais si elle enseignait ce que l'on doit aux princes, elle n'oubliait pas ce que l'on doit à Dieu; elle n'oubliait même pas ce que l'on doit aux hommes. En se promenant dans le village et dans les environs de Belœil avec son élève, M. de la Porte prenait plaisir à lui apprendre l'art de la bienfaisance et cette douceur, cette humanité qui étaient déjà dans l'air du temps, mais qui n'avaient pas encore ce ton d'éloquente prêcherie que devait leur donner Rousseau.

Les agréables journées ! On se promène à pas lents le long des sentiers, on cause, on parle de la lecture de la veille, et puis on médite sur la joie pure des moissonneurs, sur la santé et la bonne conscience des glaneuses; on répand quelques aumônes dans les chaumières les plus pauvres, et les bonnes gens ravis acclament leur futur maître avec des larmes de reconnaissance. On cite Homère et Virgile et les vers élégants et rustiques du poète latin se chargent d'émotion et de vérité à être ainsi murmurés par le bon maître dans les sentiers et les bois. « M. de la Porte m'apprenait tout et ne m'enseignait rien, écrira plus tard notre prince de Ligne. Nous n'avions ni heures d'étude ni de récréation, et la conversation sur mes lectures et sur les grands exemples d'élévation, de sensibilité, les bonnes et grandes actions faisaient plus qu'une application réglée dont on voit toujours arriver le moment avec effroi. Un arbre, un troupeau de moutons nous rappelaient les églogues de Tityre, Damète et Mélibée; un renard, un loup à la chasse, un âne, un chat, un singe, les leçons du grand fablier; un soldat, un invalide à la promenade, tous les capitaines anciens et modernes et, dans nos promenades à cheval dans les terres de mon père où il y a eu tant de champs de bataille comme Fontenoy, la carte à la main, nous admirions les illustres vainqueurs et étudions la faute des vaincus ».

En vérité, ne dirait-on pas que M. de la Porte devance l'éducateur d'Emile ? Ne semble-t-il pas avoir pris dans ce



livre fameux ce qu'il avait de meilleur : cette humanité, cette facilité, cette confiance dans la nature qui sont de délicieuses vertus quand on ne les prêche point. Aussi bien n'est-il pas impossible que quand il écrivait ces lignes, probablement au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, le prince se souvînt de ce qu'il avait lu dans Rousseau et qu'il prêtât à son aimable précepteur les idées et le ton d'un autre temps.

Toujours est-il qu'il n'a rien inventé sur le zèle et la bonté de M. de la Porte, dont l'ombre légère et savante l'a suivi toute la vie. Si j'ai insisté peut-être un peu longuement sur ces années d'enfance, c'est que, dans toute vie, ce sont celles qui marquent le plus, ce sont celles qui ont donné à l'homme l'essentiel de son caractère. C'est ce caractère qui fait le charme de l'écrivain dont j'ai aujourd'hui à vous évoquer la mémoire.

Je crois que dans une séance académique c'est une grande erreur, quand on fait l'éloge d'un homme, de vouloir gonfler ses mérites et de lui prêter des qualités qui ne sont pas les siennes. Le prince de Ligne n'est pas un très grand écrivain. Il a des dons admirables, de l'imagination, de l'esprit, des trouvailles d'expression qui n'appartiennent qu'à lui, mais il écrit comme on parle, — comme on parlait de son temps — ne se relit jamais, si bien qu'il est presque toujours négligé, souvent incorrect et obscur. Il y a dans son œuvre un immense fatras, et je défie qui que ce soit de lire d'un bout à l'autre les innombrables volumes des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*, même en prison. A la fin de sa vie, vieilli, ruiné, désœuvré, végétant à Vienne dans une demi-disgrâce, il eut l'idée bizarre de réunir tous ses écrits pour en tirer de l'argent, naïveté d'homme du monde à qui la vie avait toujours souri. Il publia ainsi, pêle-mêle et bien entendu sans les relire, des souvenirs, des petits vers, des comédies de salon, des nouvelles, des lettres, des traités d'art militaire, des espèces de dissertations politiques, sociales et morales qu'il appelait des « Mémoires », voire des considérations sur les uniformes et les armements du soldat. Bien



entendu, on trouvera dans ce fatras des pages charmantes, des maximes heureuses, des idées originales et fécondes; en bien des matières, le prince de Ligne fut un précurseur, et les spécialistes assurent que ce feld-maréchal à qui, malgré tout son désir, on ne confia jamais une armée, a écrit, sur l'art militaire notamment, des choses infiniment justes et pénétrantes; mais pour y découvrir ces paillettes d'or, il faut patauger longtemps dans le torrent de cette incroyable facilité. Avec l'aveu, et peut-être sous une sorte de surveillance de l'auteur, Mme de Stael, pendant son séjour à Vienne en 1807, fit dans les *Mélanges* un choix et en tira un petit volume, une espèce d'anthologie qui en contient tout l'essentiel, exception faite bien entendu pour les Mémoires qui n'ont paru intégralement que beaucoup plus tard et qui se lisent d'un bout à l'autre avec beaucoup d'agrément, bien que l'on y trouve les mêmes défauts, la même négligence, le même sautellement d'oiseau. Oui, en vérité, pour le critique littéraire ou l'historien de la littérature, le premier contact avec le prince de Ligne est un peu déconcertant; mais il est vite repris et séduit au point qu'il se reproche sa première sévérité. C'est qu'il n'est aucun écrivain dont on puisse dire avec plus de justesse que de celui-ci qu'en le lisant on a l'heureuse surprise, alors qu'on cherchait un auteur, de trouver un homme. Eh oui! l'auteur n'est pas à comparer avec les grands de son époque; il ne faut pas lire le prince de Ligne quand on sort de la lecture de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu ou même de Diderot, encore moins celle de Châteaubriand; mais *l'homme* que l'on découvre derrière l'auteur, amateur incorrect et négligé, est incomparable, *lui*, incomparable de naturel, de générosité, de gaîté fringante et courageuse. Stoïque avec grâce, chevaleresque avec esprit, sentimental avec pudeur, il porte en lui toutes les séductions de sa caste et de son temps, mais avec quelque chose d'humain qui n'appartient qu'à lui. Ce prototype du bon Européen de l'Europe aristocratique fait honneur à l'Europe et à l'aristocratie; il fait honneur aussi à la Belgique.

Aristocrate, le prince de Ligne l'est des pieds à la tête. Les aristocraties, moralement, ne valent souvent pas très

cher. Elles ont presque toujours mérité les disgrâces dont les frappa l'histoire. On dirait que les classes sociales, comme les individus, dès qu'elles ont acquis la puissance, perdent les qualités qui la leur ont valu; mais l'aristocratie dont le prince de Ligne est en quelque sorte le symbole fait, dans une certaine mesure, exception. Si jamais le destin fut injuste, c'est quand il frappa de la plus terrible catastrophe cette noblesse française et cette noblesse européenne francisée qui prépara la Révolution, autant par illusion et par bonté d'âme que par légèreté. « Il faut avoir vécu en France avant la Révolution, dit Talleyrand, pour savoir ce que c'est que la douceur de vivre ». Mot trop souvent cité, mais qu'on ne peut plus ne pas citer quand on parle de cette époque. Le fait est qu'il y eut alors un moment exquis de la vie sociale, et pas uniquement pour les privilégiés. La contrainte qui, du haut en bas, avait gouverné tous les gestes sociaux cent ans auparavant, s'était depuis longtemps relâchée, et la sécheresse de cette vie de salon où l'urbanité avait tenu lieu de toutes les vertus et où les raffinements de la politesse avaient fini par faire de l'homme une machine à parler, à sourire avec grâce, avait fait place à une sensiblerie sous l'affectation de laquelle il y avait beaucoup de vraie sensibilité. Rousseau prêchant la vie sauvage en périodes travaillées avait touché, et réellement réveillé ces âmes lassées et toutes malades d'ennui. Comme dit Taine, « la mousse de l'enthousiasme et des grands mots avait laissé au fond des cœurs un résidu de bonté active, de bienveillance confiante et même de bonheur, à tout le moins d'expansion et de facilité ». La simplicité s'était imposée à la mode. On ne mettait plus de poudre aux jeunes filles; les jeunes gentilshommes abandonnaient les galons, les broderies et l'épée, sauf pour les cérémonies de cour. Au moment de la guerre d'Amérique, qui fut le moment le plus heureux du règne de Louis XVI, on en rencontre dans les rues, vêtus « à la Franklin » en gros drap, avec un bâton noueux et des souliers épais. L'étiquette tombe par lambeaux comme un maquillage qui s'écaille et laisse reparaître sous le fard les vives couleurs

des émotions naturelles. L'idylle est universelle et la cour elle-même, oubliant par moment le cérémonial sacré fixé par Louis XIV, semble mener le bal champêtre où danse la France entière. Mme Adélaïde, tante du Roi, prend un violon et remplace le ménétrier absent pour faire sauter les paysannes. Marie-Antoinette encore dauphine descend de son carrosse pour soigner de ses mains un petit postillon qui s'est blessé. Le Roi et le comte d'Artois aident un charretier embourbé à dégager sa charrette, et la Reine, jouant à la fermière dans le décor charmant du Petit Trianon, s'imagine, en bonne souveraine, préparer ainsi le bonheur de ses peuples. Aimable temps d'optimisme sincère ! On est convaincu qu'il suffit de se laisser aller à sa nature pour être bon et vertueux : « tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses... » On est humain, on est sensible, on ne cache plus ni ses larmes ni ses faiblesses, on met sa gloire à se familiariser avec les inférieurs. Un prince de sang, passant une revue, dit aux soldats en leur présentant la princesse : « Mes enfants, voici ma femme ! » et il n'est pas un seigneur un peu au courant de la mode qui ne visite ses tenanciers avec bonté, au moins quand il y a quelque compagnie au château. Certes, il existe à la cour et à la ville un parti que nous appellerions aujourd'hui « réactionnaire » qui tente de résister au courant du siècle et interdire les hauts grades à ceux qui ne sont pas « nés », mais il n'en est pas moins vrai qu'à l'exemple de Marmontel, de Rousseau et de tant d'autres gens à talent, un jeune plébéien, pour peu qu'il ait de l'esprit ou simplement des manières, une figure agréable, peut pénétrer dans la « parfaitement bonne compagnie », s'y acclimater, y plaire, y faire sa fortune. Il serait du dernier « gothique » de lui faire sentir l'infériorité où le met sa naissance. En vérité, dans les dernières années de l'ancien régime, l'idylle est réellement passée des tréteaux et des décors dans les mœurs et dans les cœurs. Au moment où l'on entendit les premiers grondements de la Révolution, on eût pu croire qu'elle allait se faire paisiblement toute seule, au son de la musette.

Quoi de plus aimable qu'un tel monde, où le raffinement des manières se pare d'une douceur d'âme que la mode

elle-même prescrit, où la meilleure manière d'avoir de l'esprit, c'est d'avoir du cœur ? Vit-on jamais plus complet épanouissement de la société française et de toutes les qualités charmantes qui font la séduction française ?

Hélas ! cette belle apparence cache une irrémédiable décadence ; elle en est même le symptôme décisif. Minée de toute part, à la fois par les fautes de la monarchie, par la décrépitude naturelle qui finit par atteindre toutes les choses humaines et par l'esprit nouveau dont elle avait imprudemment favorisé le développement, la vieille société s'effondrait ; et si elle brillait encore d'un si vif éclat, c'est qu'elle mettait à briller tout ce qui lui restait de forces. L'aristocratie qui en formait l'armature n'avait plus l'énergie de croire à la nécessité de ses privilèges et même de ses droits. Deux siècles de civilisation polie, de concentration royale et de vie de cour l'ont énervée au point qu'elle s'abandonne sans remords au rêve étourdissant d'une féerie humanitaire. La combativité, le courage des responsabilités, l'instinct vital se sont amoindris en elle, et tout un peuple exaspéré et dont l'exaspération lui paraîtra incompréhensible, pourra se ruer sur elle sans que, dans ce vieil organisme social où survivaient pourtant toutes les garanties de la civilisation, un centre de résistance puisse se former, « sans que, dit Taine, dans cette haute classe désarmée par son humanité même, il se trouve un politique exempt d'illusion et capable d'action, sans que tant de bonnes volontés et de belles intelligences puissent se défendre contre les ennemis de toute liberté et de tout ordre, contre la contagion du rêve démocratique, qui trouble les meilleures têtes et contre les irruptions de la brutalité populacière qui pervertit les meilleures lois ! »

Cette décadence de l'ancienne société à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est avant tout un phénomène français, mais c'est aussi un phénomène européen. Parti de Paris, le torrent dévastateur bouleversera de fond en comble tout l'ancien continent, non seulement par suite des victoires de la République, mais aussi parce que les idées qu'elles charriaient avec elles avaient déjà pénétré toutes les élites européennes, sinon tous les peuples européens. Aucun personnage mieux que

notre prince de Ligne, Belge d'origine, Autrichien de nation, cosmopolite par goût et prince de l'Europe française, ne représente dans l'histoire cette société aristocratique qui creusa joyeusement sa propre tombe et ne s'aperçut du tragique de son destin que lorsqu'elle y eût été enfouie. La vie du prince de Ligne, c'est l'histoire d'un siècle dans la vie d'un homme.

« La vie est un rondeau, écrivait-il à la fin de son existence, quand il occupait ses insomnies à jeter sur le papier les pensées qui lui passaient par la tête, elle finit à peu près comme elle a commencé; les deux enfances en sont la preuve. Il n'y a que l'intervalle chez chacun qui soit différent. Mon automne à moi qui se prolonge par ma constitution et mon caractère empiétant sur l'hiver, est comme mon printemps, à la vérité à la suite de circonstances inattendues telles qu'une révolution. Des créanciers, des usuriers dans mon anti-chambre comme au temps où j'étais réduit à la maigre pension paternelle; des emprunts que je fais sous un prétexte fastueux et qui serviront à satisfaire des besoins réels, à peu près comme je faisais à vingt ans aux banques de pharaon où je ne perdais que la moitié de ce qu'on me prêtait. Me voilà donc pauvre gentilhomme aux expédients ainsi que j'ai commencé. J'en ai connu qui sont devenus grands seigneurs, mais chez moi c'est le contraire... »

Et il ajoutait :

« ...J'ai vu dans leur brillant les pays et les cours où l'on s'amuse le plus, par exemple celle du dernier Saxon roi de Pologne ou, pour mieux dire, du comte Bruhl. J'ai vu les dernières magnificences de ce satrape qui, pour faire cent pas à cheval, était accompagné de cent palatins, starostes, castellans, cordons bleus et de quantité de princes alliés à la maison de Saxe. J'ai vu Louis XV avec encore un air de grandeur de Louis XIV, et Mme de Pompadour avec celui de Mme de Montespan. J'ai vu trois semaines de fêtes enchantées à Chantilly, des spectacles et des séjours à Villers-Cotterets où tout ce qu'il y avait de plus aimable était rassemblé. J'ai vu les voyages magnifiques de l'Isle-Adam, j'ai vu les délices du Petit Trianon, les promenades sur la terrasse,

les musiques de l'Orangerie, les magnificences de Fontainebleau, les chasses de Saint-Hubert et de Choisy, et j'ai vu tout diminuer et puis périr tout à fait... »

Par une sorte de coquetterie qu'il devait à sa réputation de légèreté, sa pensée s'arrêtait d'abord sur des images frivoles, fêtes, soupers et folies, mais il y en avait bien d'autres dans sa mémoire, plus graves, plus nobles et plus douces à son cœur. Images guerrières : les assauts, les charges et les batailles, Belgrade en flammes, le camp d'Oczacow et les enchantements du voyage de Tauride, les affaires de Maxen, de Kollin, de Leuthem-Lissa, ses Wallons, ses dragons et ses trabans; images féminines aussi, comme cette aimable Angélique d'Hannetaire dont il disait : « Le meilleur temps de ma vie est celui où j'étais aimé d'elle ». Puis la piquante duchesse de Bouillon pour qui il donna à Bruxelles la plus belle fête de sa vie, sans compter cette touchante reine de France qu'il n'avait pas voulu aimer, « ne croyant pas aux passions qu'on sait ne pouvoir être réciproques », mais pour laquelle il eût voulu mourir ! Que d'illustres et charmantes et singulières figures qui, maintenant dans sa vieillesse, lui apparaissaient comme des masques venus au monde pour lui donner la comédie ! Frédéric II et Catherine de Russie, Louis XV et Mme de Pompadour et Mme du Barry, Marie-Thérèse et Joseph II, Louis XVI et Marie-Antoinette, Napoléon, Voltaire, Rousseau, Mme du Deffand, Pont-de-Weyle, Boufflers, Ségur, Casanova, Potemkine, Stanislas-Auguste, Mme de Coigny, des boyards, des magnats, des comédiens, des usuriers, des gens de qualité et des gens à talents. Oui, tout un siècle dans l'histoire d'une vie, l'histoire d'un monde dans l'histoire d'un homme.

Le siècle est guerrier. Son histoire est pleine d'un grand bruit d'armes et de trompettes, les guerres en font la trame, non de ces affreuses guerres nationales dont nous avons vu l'horrible spectacle et dont la menace, hélas ! pend encore sur nos têtes, mais des guerres dynastiques qui causaient assurément pas mal de dégâts, mais qu'on faisait faire par des professionnels et que les gentilshommes, qui y exerçaient presque tous les commandements, considéraient comme

une sorte de sport dangereux, n'ayant contre l'ennemi aucune animosité particulière et changeant même parfois de camp sans encourir le moindre blâme. Au sortir de l'adolescence, le jeune prince de Ligne commence donc à vivre dans la carrière des armes. C'était celle qu'il préférait, celle dont il espérait la gloire. Tout enfant, il avait assisté comme assiégé au siège de Bruxelles par le maréchal de Saxe, et sa première ambition avait été d'égaliser le prince Eugène et d'infliger de belles défaites aux Français, alors ennemis de sa souveraine. Aussi note-t-il que la première grande joie de sa vie fut son premier uniforme. On lui avait fait prendre du service dans le régiment qui était la propriété de son père, Ligne-infanterie. Presque en même temps, on le marie. Un beau matin, son père le fait monter avec lui dans sa grande chaise de poste et, sans rien lui dire, l'emmène à Vienne. Au débotté, on le conduit dans une maison où il trouve quantité de jeunes et jolis visages. Femmes, filles ? Il ne sait, mais toutes sont en grand apparat, avec un air de dissimuler des rires sous la poudre, le fard et cette gravité de commande que l'on a toujours su pratiquer dans les Allemagnes. N'était la présence de son père, le prince Charles-Joseph eût cru volontiers à une mascarade. Il fait pourtant sa révérence. On lui répond par mille cérémonies, si bien que le voilà plus embarrassé que le jour où il fut présenté à l'Impératrice-Reine. Enfin, on se met à table, et le jeune prince se trouve placé à côté d'une enfant de quinze ans qui le regarde avec de grands yeux étonnés et répond à peine aux mots qu'il lui dit. Ce n'est que le soir qu'il apprend par son valet de chambre qu'il s'agissait d'un mariage pour lui. Mais il fut fort embarrassé de savoir quelle était celle qu'on lui destinait parmi toutes ces jeunes personnes qu'il avait vues et il se demandait même, a-t-il raconté, si ce n'était pas celle qui en réalité devint sa belle-mère.

Huit jours après, le mariage avait lieu. Charles-Joseph de Ligne épousait Françoise-Marie-Xavière, princesse de Lichtenstein. Les deux époux n'avaient pas échangé vingt paroles. Ils ne firent réellement connaissance que beaucoup plus tard, à l'heure des chagrins et de la retraite.



Charles-Joseph s'était laissé marier de bon gré, parce que c'était l'usage, que telle était la volonté paternelle à laquelle on ne résistait point, enfin parce qu'il savait que, dans sa vie sentimentale, cela n'aurait pas beaucoup d'importance. Il trouvait l'aventure bouffonne et ne le cachait guère. Après la première nuit de ses noces, à six heures du matin, n'imagina-t-il pas de partir pour la chasse? Il a toujours aimé la chasse, mais en cette circonstance, il en convient, c'était un air de bravade qu'il voulait prendre; on ne s'était pas donné la peine de le consulter, il ne se donnait pas celle d'être aimable.

C'était bien mal débiter dans la vie conjugale. Aussi ne réussit-elle guère à cet homme séduisant qui devait tant aimer les femmes, toutes les femmes, filles et grandes dames, actrices et servantes, toutes, excepté la sienne. Parvenu à l'âge mûr, il lui arriva pourtant de lui rendre justice : « Ma femme est une excellente femme, écrit-il, pleine de délicatesse, de sensibilité, de noblesse; elle n'est point du tout personnelle. Sa mauvaise humeur se passe vite en se fondant dans ses yeux baignés de larmes pour une bagatelle. Elle n'a aucun inconvénient car elle a un excellent cœur. Elle accorde à ses enfants tout ce qu'ils demandent et elle est même complaisante avec moi ».

Laissons là cette bonne femme sans inconvénient. Elle ne passa dans la vie du prince que pour être la mère de ses enfants et parfois l'alliée de ses intendants, car elle était économe.

Ce mariage eut du moins, pour Charles-Joseph de Ligne, l'avantage de le délivrer à demi de la tutelle paternelle. La guerre allait bientôt le libérer d'ailleurs de toutes les corvées de la vie de famille. Elle venait d'éclater entre la Prusse et l'Autriche, alliée de la France cette fois. Il arrive trop tard pour assister à la bataille de Prague où les armées de l'Impératrice-Reine se font battre. A Kollin, où le maréchal Daun venge cette défaite, il fait partie de la réserve et ne voit le feu pour la première fois qu'à la petite affaire de Holzberg qui ne fut qu'une échaffourée, mais où il se distingua par sa bravoure. A Leuthem, qui fut une des plus savantes batailles



et des plus belles victoires de Frédéric II, il tenta courageusement de couvrir la retraite et, par son sang-froid et sa bravoure, sauva les restes de son régiment.

Cette guerre de Sept ans fait l'enchantement des théoriciens de l'art militaire. C'est alors que le roi de Prusse fit preuve de son génie. Battu chaque année au début par des forces supérieures, il arrivait à la fin de chaque campagne à redresser la situation à force d'audace, de ténacité et d'intelligence. Ligne avait beau servir dans les rangs de ses adversaires, il l'admirait fort... en artiste. Il n'était pas encore à l'âge où l'on réfléchit à ce que ces jeux de princes ont de cruel. Mêlée de fêtes et d'aventures amoureuses, la guerre, pour un homme de son rang et de son caractère, lui apparaissait comme un plaisir autant que comme un devoir. Brave, étourdi, bon enfant, il semble s'être portraituré lui-même tel qu'il était à cette époque de sa vie quand, trente ans plus tard, écrivant à son ami Ségur, il trace ce crayon de Roger de Damas :

« Je vois un phénomène de chez vous et un joli phénomène : un Français de trois siècles. Il a la chevalerie de l'un, la grâce de l'autre et la gaité de celui-ci. Le Grand Condé, François 1<sup>er</sup> et le maréchal de Saxe auraient voulu avoir un fils comme lui. Il est étourdi comme un hanneton au milieu des canonnades les plus vives et les plus fréquentes, bruyant, chanteur impitoyable, me glapissant les plus beaux airs d'opéra, fertile en citations les plus folles au milieu des coups de fusil et jugeant néanmoins de tout à merveille. La guerre ne l'enivre pas, mais il y est ardent d'une jolie ardeur comme on l'est à la fin d'un souper. Ce n'est que lorsqu'il porte un ordre et donne son petit conseil qu'il met de l'eau dans son vin. Il s'est distingué aux victoires que Nassau a remportées sur le capitain pacha; je l'ai vu à toutes les sorties de janissaires et aux escarmouches journalières avec les spahis; il y a été déjà deux fois blessé. Toujours français dans l'âme, il est russe par la subordination et le bon maintien. Aimable, aimé de tout le monde, ce qui s'appelle un joli français, un joli garçon, un seigneur de bon goût de la cour de France. Voilà ce que c'est que Roger de Damas ».

Tel était aussi Charles-Joseph de Ligne, gentilhomme belge, sujet de l'impératrice d'Autriche au commencement de la guerre de Sept ans et bien qu'il n'eût pas encore mis les pieds à la cour de France. Il allait bientôt y faire ses débuts et dans les conditions les plus heureuses. S'étant distingué à la bataille de Hochkirch, il y avait été fait colonel, ce qui lui valut avec son père une correspondance célèbre :

« Monseigneur, lui écrivait-il avec les formules de respect que commandait la politesse du temps, j'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que je viens d'être nommé colonel de son régiment ».

Le prince Claude-Lamoral répondit :

« Monsieur,

Après le malheur de vous avoir pour fils, rien ne pouvait m'être plus sensible que le malheur de vous avoir pour colonel ».

Mais il n'eut pas le dernier mot. Charles-Joseph lui répondit, toujours avec le plus profond respect :

« Monseigneur,

L'un et l'autre ne sont pas ma faute, et c'est à l'Empereur que Votre Altesse doit s'en prendre pour le second malheur ».

Il prit encore une part importante à la bataille de Maxen, qui fut une des plus graves défaites des Prussiens à qui on fit 8.000 prisonniers, de sorte qu'en récompense de sa belle conduite, on le chargea d'aller porter la bonne nouvelle à Versailles.

Versailles ! On s'imagine difficilement aujourd'hui ce que la cour de Versailles représentait alors aux yeux de toute l'Europe. Ligne est ébloui à la pensée d'y paraître presque en ambassadeur. Bien qu'il n'eût que vingt-quatre ans, ce n'était pas tout à fait un courtisan novice qui allait paraître devant Louis XV. L'illustration de sa maison et la bienveillance de l'Empereur lui avait valu d'être chambellan à quinze ans. Depuis le commencement de la guerre, il séjournait chaque année quelques mois à Vienne entre deux campagnes et Marie-Thérèse, que sa jeunesse étourdie amusait, lui passait bien des choses qu'elle n'eût pas tolérées de la part d'un

autre, de sorte qu'il faisait plus ou moins figure de favori; mais, malgré l'air de majesté d'ailleurs un peu engoncée dans sa bonhomie que l'Impératrice-Reine avait donné à son palais, le modèle de toutes les cours européennes demeurait la cour de France. Louis XIV avait fixé les rites de la religion monarchique avec une rigueur dogmatique, mais en dépit du grand style qu'il avait donné à la fonction royale, l'étiquette, même de son temps, s'était adoucie au contact de la sociabilité française en une sorte de courtoisie souveraine qui demeurait inimitable. Sous le règne de Louis XV, le style de la cour s'était nuancé d'une facilité qui étonna toujours un peu les étrangers, mais qui, tout de même, les séduisait. Quel plaisir, pour un jeune homme un peu vain et très ardent au plaisir, que de paraître sur un tel théâtre, non en comparse, mais en premier rôle !

Il lui fallut en rabattre. Ce premier rôle, il devait le tenir un moment à la cour de France, mais un peu plus tard, sous un autre règne. Il fut reçu avec beaucoup d'honneur par le Roi qui lui donna une tabatière d'or ornée de son portrait, et fut présenté à la reine et à Mme de Pompadour qu'il appelle « une espèce de seconde reine qui en avait bien plus l'air que la première ».

Louis XV n'aimait pas les nouvelles figures et ne se confiait jamais. Il se contenta de poser au messenger de victoire vingt questions indifférentes et, dit notre héros, plus ou moins saugrenues. Quant à la favorite, elle lui dit, raconte-t-il, « cent balivernes politico-ministérielles et politico-militaires ».

En somme, il fut assez déçu. Il était arrivé tout gonflé de son importance et du succès dont il apportait la nouvelle; il s'aperçut très vite que, vu de cette cour aux intrigues compliquées, toute pénétrée encore de sa toute-puissance et sûre de sa pérennité, ce succès paraissait bien peu de chose. Par contre, Paris l'enchantait. Il y mène grand train, insoucieux de la dépense, ayant appris bien vite l'emploi des lettres de change. Il se lie avec tous les petits maîtres, soupe chez les actrices les plus célèbres, se mêle à la foule et au monde. Puis, après quatre mois de séjour, passant par Belcèil et

Baudour où il n'esquive pas la semonce paternelle car il était couvert de dettes, il regagne l'armée, ravi de ces vacances de guerrier et non moins heureux de reprendre le service. A l'armée, il retrouvait en effet son climat favori. Il y était très aimé. Quand il revint, son chef, le général Lascy l'accueillit par ces mots : « Ah ! mon cher Charlot, vous revoilà enfin ! On s'ennuie sans vous ! » Ses camarades lui faisaient fête et ses soldats, envers qui il était beaucoup plus indulgent et plus humain qu'il n'était alors à la mode de l'être, l'acclamaient avec frénésie chaque fois qu'il paraissait parmi eux.

Et la guerre continue, succès et revers. Souvent vaincu, dominé par le nombre, souvent vainqueur, Frédéric II finit par avoir raison de la patience de ses adversaires. La mort de la tzarine Elisabeth le délivre des Russes qui, défaites chaque année, reparaissent l'année suivante, toujours plus nombreux. Choiseul et Marie-Thérèse constatent que leurs finances sont épuisées et que cette guerre, qui ruine l'Europe au seul profit des marchands de Londres devenus grâce à elle les maîtres du commerce et des mers, est absurde. On fait la paix à Hubertsbourg, et Ligne rentre en Belgique.

En 1766, son père mourut. Le prince Claude-Lamoral s'éteignit doucement en son château de Belœil, pleuré de ses domestiques, de ses vassaux et même de son fils, pour qui il avait toujours été si indifférent et si dur, tant en ce temps-là on avait encore le sentiment que l'autorité légitime doit s'exercer sans indulgence. Il allait être donné à Charles-Joseph de Ligne d'assister au renversement de toutes ces valeurs...

Cette mort change du tout au tout sa situation. Le voilà prince souverain de Fagnolle, terre pour laquelle il ne relevait que de l'Empire, propriétaire de Belœil, Blicquy, Ligne, Villers-Notre-Dame, Villers-Saint-Amand, Ellignies-Sainte-Anne, Stamburges, Quevaucamps, Ville-Pommereul, Hautrages, Imbrechies, Montreuil, Thulin, Baudour, Silly, Cambron, Gondregnies, Jeumont, Rouvroil, Herchies, Antoing, Vezon, Fontenoy, Vaulx, Péronne, Maubray, Bramesnil, Istrud, Fauquembergue, Quarouble, Huysse, Castres, Rumpst, Gelen, Amstenraed et autres lieux, un

des plus riches propriétaires des Pays-Bas et même de toute l'Europe.

Fini, le temps des emprunts et des expédients. Et, — est-ce un heureux trait de caractère ? — à la différence de son père, il juge sa fortune assez grande pour n'avoir pas à l'augmenter, mais au contraire à la dissiper. En tout cas, ce trait de caractère-là fut moins apprécié de ses descendants que de ses contemporains. Trouvant dans ses papiers de famille une note où notre prince avait griffonné de vagues comptes, son petit-fils, président du Sénat de Belgique, écrivit en marge, d'une plume rageuse : « Certifié non-conforme par le petit-fils endetté de cet illustre aïeul à la tête anti-financière ». Mais quelle belle vie fut la sienne, brillante, amusante et bienfaisante ! Humanitaire et libéral à la façon de la noblesse française de son temps, il mettait l'humanité en action plus encore par caractère et bonté naturelle que par système. Il eût voulu associer tout le monde à ses plaisirs. Donnant sur le canal de Bruxelles une fête nautique à la duchesse de Bouillon dont il se disait amoureux, il convie tout le populaire voire même les « capons », c'est-à-dire les débardeurs du port, à danser, à boire, à festoyer au cabaret fameux du Marli où aborde la flotte enchantée qui porte la compagnie. Une autre fois, à l'occasion de l'inauguration d'une statue du prince Charles de Lorraine dont il fut toujours l'ami et le favori, il convie les bourgeois de Bruxelles à dîner dans les jardins de son hôtel. A Belœil, qu'à l'exemple de son père il embellit, mais au goût du jour, il est, du moins quand il a le temps d'y songer, le plus indulgent et le plus bienfaisant des seigneurs. Entretemps, il visite son Europe, curieux de tout et le nez au vent. Il voyage en Angleterre, voit Londres, Bath, Oxford. La propreté, l'ordre anglais, le ton franc et libre des femmes, l'enchantent, mais il n'approuve pas l'engouement, l'anglomanie de tant de Français d'alors. Comme Voltaire, un jour, lui vante la constitution anglaise : « Ajoutez, objecte-t-il, comme soutien l'Océan, sans lequel elle ne durerait pas ». Il se promène à Lyon, en Provence. Le grouillement semi-oriental de Marseille le séduit, de même que la volupté de Venise. Un joli visage entrevu, une

passade pour une actrice, une fête annoncée, et le voilà qui part pour l'autre bout de l'Europe. A Amsterdam, pour une fille, il se prend de querelle dans un musico avec une bande de jeunes bourgeois hollandais. Il brise sa canne sur la tête d'un de ses adversaires, se fait rouer de coups par les autres, et finit par être conduit au poste, d'où son hôte, qui ne vint le réclamer que le lendemain, eut d'autant plus de peine à le faire sortir qu'il avait traité de haut en bas le magistrat qui l'avait interrogé. A Vienne, il est toujours bien accueilli par Marie-Thérèse et surtout par l'Empereur François qui le prend pour compagnon, presque pour complice de ses plaisirs. Mais c'est à Paris qu'il fait les plus longs séjours. De Belœil, il lui arrivera d'y aller pour assister à une représentation de l'Opéra. La route est longue en chaise de poste : tant pis, on crèvera les chevaux s'il le faut, mais on arrivera à temps. D'autres fois, il s'y fixera pour quelques mois. Il va peu à la cour de Versailles, assez morose à la fin du règne de Louis XV et qui l'ennuie, mais à la ville, il est un des hommes à la mode. Il ne renonce pas à la mauvaise compagnie qui l'avait tant amusé lors de son premier séjour, mais il fréquente aussi la meilleure. On le rencontre chez Mme du Déffand, chez Mme Geoffrin, chez Mme de Mirepoix. Il est des familiers du prince de Conti. Curieux des hommes illustres, il est reçu par Voltaire à Ferney et visite dans son humble logis de la Rue Plâtrière Jean-Jacques Rousseau, à qui il offre un asile dans son domaine de Fagnolle.

Quand il est fatigué de cette vie brillante et remuante, il rentre dans ses domaines de Belgique, retrouve sa femme et ses enfants à Belœil, sa maîtresse à Baudour; il avait arrangé sa vie sentimentale de façon à concilier la sagesse, le plaisir, la sensibilité et, dans une certaine mesure, selon la mode du temps, la décence.

Depuis son adolescence où il joua fort bien le rôle de Chérubin, le prince de Ligne, aimable et galant, avait eu une infinité d'aventures amoureuses : passades de guerre et de garnisons, fins soupers à Paris avec des actrices et des filles. A Vienne, il avait cru aimer quelques grandes dames, toutes plus ou moins galantes; à Prague, il avait enlevé d'un

couvent où sa famille l'avait placée une jeune femme dont il avait été fou pendant quinze jours. Mascarades, enlèvements, soupers, déguisements, duels manqués, il avait un moment vécu de la folle vie d'un vrai petit-maître. Faciles amours, trop faciles amours à la mode de l'époque : on se plaît, on se prend, on s'ennuie, on se quitte. Mais la trentaine venue, il avait senti le besoin d'une tendresse plus intime et plus vraie. Cette tendresse, il ne l'avait pas trouvée dans son ménage. Peut-être parce qu'il ne l'avait pas cherchée. Marié comme on l'a vu au sortir de l'enfance, et presque par surprise, il avait trouvé la chose « bouffonne », ensuite « indifférente ». Dans tous les cas, ce n'est pas auprès de sa femme qu'il aurait pu trouver cette familiarité du cœur et des sens, cette douce facilité de vie que donne une tendresse partagée. C'est ce qu'il trouva auprès d'Angélique d'Hannetaire, la seule aventure vraiment sentimentale de ce grand amoureux.

« En amour, écrivit-il un jour d'ingratitude, il n'y a que les commencements qui soient charmants. Je ne m'étonne pas qu'on ait du plaisir à recommencer si souvent ». Certes, il ne se privera pas de le faire, même du temps qu'il aimait Angélique, mais cette paisible et tendre liaison n'en demeura pas moins pendant dix-sept ans le fond de sa vie sentimentale ; et, pendant trois ans, ce fut, sinon de la passion, du moins un goût très vif et presque exclusif. « Trois années bien heureuses, écrit-il, par un amour réciproque et plusieurs séjours à la campagne, plaisirs doux et tranquilles sans un seul nuage ».

Cette Angélique d'Hannetaire était la fille du directeur du Grand Théâtre de Bruxelles qui, fils naturel de Servandoni, l'architecte de Saint-Sulpice, avait pris ce nom de d'Hannetaire alors qu'il débutait à Paris, sans grand succès, dans l'art dramatique. Il était arrivé à Bruxelles en 1745, dans les bagages du maréchal de Saxe qui, outre la troupe de Favart, traînait après lui quantité de comédiens. Bon homme d'affaires, plein de verve et d'esprit, fort habile à la flatterie, il avait obtenu le privilège du théâtre et lui avait donné un assez vif éclat, surtout grâce au talent de ses deux filles, Eugénie et Angélique ainsi que de sa cousine Rosalide ; on



les appelait les trois Grâces. Gagnant beaucoup d'argent, il vivait avec faste et fantaisie, recevant, soit dans sa belle maison de la rue du Damier, soit dans son château de Haeren, une société amusante et fort mêlée, gens de théâtre, gens de lettres et grands seigneurs. On soupait joyeusement, puis on jouait la comédie « à l'improvisade », c'est-à-dire que, sur un thème donné généralement par d'Hannetaire lui-même, on improvisait des saynètes, ce qu'on appelle aujourd'hui des sketches, où Angélique, Eugénie et Rosalide tenaient leur partie avec des gentilshommes amateurs. Cela autorisait bien des familiarités et des galanteries dont les habitués de la maison profitaient largement sous l'œil paternel et sans préjugé du vieux comédien. Ligne fut d'abord l'amant en titre d'Eugénie dont il eut un enfant (qui ne vécut pas) et à qui il dédia ses *Lettres sur les Spectacles*, un de ses meilleurs ouvrages.

Angélique était alors avec le riche vicomte des Androuins, propriétaire des principales houillères du Hainaut. Double erreur. C'est sans doute à Eugénie que Ligne pensait quand il écrivait à l'âge des souvenirs et des regrets : « Des airs, des triomphes de société, des rencontres, des fêtes, des surprises, forment les premières liaisons. On croit se convenir, on se prend. On n'a point d'expérience. On croit être adoré. On n'a encore trompé personne. On se trompe soi-même. On se quitte comme on s'est pris. On a été heureux de s'avoir, on n'est pas malheureux de ne s'avoir plus ».

Un beau jour, il s'aperçut qu'au fond Eugénie lui était assez indifférente et que les beaux yeux d'Angélique, lasse de son riche vicomte, le regardaient avec complaisance. Un titre de rente qui permit à Eugénie d'épouser peu après l'acteur Larive adoucit la rupture, tandis que la liaison avec Angélique prenait tout de suite l'allure d'une espèce de mariage morgantique. L'heureux amant fit aménager pour elle le château de Baudour où il prit l'habitude de passer lui-même une grande partie des mois d'été, entouré de commensaux et d'amis qui lui constituaient une sorte de petite cour d'opérette. Son secrétaire, le bon Sauveur Legros, dessinateur agréable, grand faiseur de petits vers, en était le factotum, donnant la



réplique à l'abbé Pagès que le prince appelait son aumônier, savant théologien, bonne fourchette et bon enfant, et qui nous apparaît un peu comme le prototype du Jérôme Coignard d'Anatole France. On soupe joyeusement, on joue la comédie, on organise des parties de campagne, des fêtes intimes et charmantes où règne une certaine liberté de propos, mais aucun mauvais ton, — Angélique y veille d'ailleurs avec un certain air de grande dame — et surtout sans cet étalage d'impiété qui commençait à devenir à la mode et que le prince, qui se souvint toujours des leçons de l'abbé de la Porte, ne pouvait souffrir, le considérant comme la pire des inconvenances. De temps en temps, il prenait congé de la joyeuse compagnie pour aller à Belœil surveiller ses bâtiments et ses jardins et remplir des devoirs de famille, car ce libertin, comme diraient des gens sans nuance, était bon père, et même à sa façon bon époux, à la fidélité près.

Nous sommes en 1775. Le prince de Ligne a quarante ans, et la période la plus brillante de sa vie commence. Louis XV vient de mourir. Nous avons vu que, tant que le Bien-Aimé avait vécu, le prince de Ligne avait peu fréquenté Versailles : il s'y ennuyait. Il avait cependant fait partie de la société de Mme du Barry dont il préférait l'humeur bonne fille aux grands airs de Mme de Pompadour. « Elle était, écrivit-il, très belle à voir et très bonne à avoir ! Elle n'a jamais fait de mal à personne ».

Avec le nouveau règne, la cour prend tout de suite un air de vertu, mais aussi de gaîté. La naïveté, la légèreté, le goût d'amitié de Marie-Antoinette l'anime. Ligne a toutes sortes de raison de donner son dévouement à la jeune reine. C'est la fille de sa souveraine. Encore dauphine, elle lui a fait le meilleur accueil. Il l'a trouvée charmante au point qu'il en serait devenu amoureux s'il avait pu croire aux passions qu'on sait ne pouvoir être réciproques. Il est tout de suite de sa société la plus privée. Il n'a garde de se mêler à la politique, mais on le consulte sur bien des choses et notamment sur les embellissements de Trianon. Il jouit d'un crédit qu'il n'a jamais eu à Vienne et Louis XVI lui-même s'est pris pour lui d'une véritable amitié. Il a la prudence

d'être absent lors de la visite de son auguste maître l'Empereur Joseph II, mais il résout plusieurs fois avec beaucoup d'esprit des questions d'étiquette que soulève la venue de quelques princes allemands dressés de toute leur vanité sur leurs innombrables quartiers de noblesse. Il marie son fils aîné, le prince Charles, dans la société des Polignac qui lui trouvent une jeune héritière polonaise, la charmante Hélène Massalska, qui fut au couvent de l'Abbaye-aux-Bois l'amie de cœur de Bichette de Polastron et qui, plus tard lui causera tant de chagrin en abandonnant son mari pour vivre avec le comte Potocki. Il est l'ami intime du Comte d'Artois qui est alors une manière de Prince Charmant et qu'on appelle Galaor. Ce ne sont que fêtes, que bals, soupers et parties de chasse, une jolie vie de jeune cour, pleine d'insouciance et d'enfantillages. Ligne, plus âgé, n'est pas le moins enfant de tous, et son insatiable imagination invente mille folies. L'histoire devait être bien sévère à ces enfants. Mais peut-être est-il des heures où les plus innocents enfantillages deviennent de lourdes fautes. Le gentil Comte d'Artois des années 80 n'a commis qu'un crime, c'est de garder toute sa vie, et même dans la dévotion de son vieil âge, l'âme puérile et vaine du prince Galaor. Il perdit ainsi à jamais la monarchie qu'un peu de bon sens et de sérieux aurait peut-être pu sauver.

Pourtant, le prince de Ligne va quitter brusquement cette vie d'enchantement. D'autres aventures l'appellent. Un beau soir, après avoir soupé joyeusement à l'hôtel de Polignac, il monte en chaise de poste et part pour la Russie. Le prétexte est d'obtenir de l'Impératrice Catherine II la reconnaissance de certaines créances que la famille d'Hélène Massalska avait fait figurer dans sa dot. La raison vraie, c'est le désir de changer d'air, de voir du pays et de faire connaissance de la Sémiramis du Nord qui manquait à sa collection de grands hommes. Il est accompagné de son fils Charles, du chevalier de Lisle, sorte de factotum mondain, un peu important et un peu importun, mais agréable compagnon, et de son secrétaire Sauveur Legros. Le voyage comporte une seule escale à Berlin, où Ligne va voir le Roi

Frédéric contre qui il a fait la guerre et qui est un des hommes qu'il admire le plus. Le vieux Fritz lui fait le meilleur accueil, lui montre ses soldats, ses bâtiments, et cause avec lui de toutes choses avec abandon. Puis on part pour Saint-Pétersbourg au travers des plaines monotones et désolées de la Prusse orientale et des pays baltes. L'accueil qu'on fait à notre prince à la cour de Russie n'est pas moins brillant que celui de la cour de Prusse. Il est même si amical que Ligne oublie totalement l'objet de son voyage et néglige de faire valoir ses créances. Le moyen de parler d'argent à une grande souveraine qui vous accueille avec tant de bienveillance ? Et notre prince, après quelques mois de séjour, revient en Belgique Gros-Jean comme devant, mais ravi de son voyage.

Ce n'est pourtant que quelques années après qu'il devait avoir son grand moment russe.

L'Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle offre un étrange spectacle. La société se dissout, mais dans une atmosphère de fête; tout le vieil édifice craque, mais joyeusement. Il y a bien quelques esprits inquiets qui sentent venir l'orage, mais ils n'en parlent qu'à voix basse, de peur de paraître ridicules. Les ordres privilégiés creusent leur propre fosse, mais avec le rire aux dents. Il y a plus d'un demi-siècle déjà que le dogme et la discipline de l'Eglise ne sont plus guère pour les gens du monde qu'un thème de plaisanteries : les curés de campagne, dit-on, sont seuls à conserver la foi. Quant à la noblesse, elle croit encore moins à ses droits qu'à ses devoirs. Il n'est pas vrai qu'elle ait perdu les vertus qui lui sont propres : jamais elle n'eut plus d'honneur et de générosité. Et d'autre part, dans ce monde d'apparence si frivole, l'usage de la langue romanesque et sensible a fini par laisser dans tous les cœurs une alluvion de bonté active et de vraie tendresse humaine. C'est une mode d'être libéral, et il n'est pas de mode durable sans un peu de sincérité.

Comme la France, en fait de civilisation, a quelque cinquante ans d'avance, c'est dans ce pays que la transformation des mœurs est le plus visible, mais toute l'Europe la subit. Cette amabilité d'ailleurs, cette douceur de mœurs qui

pénètre peu à peu toute la gentilhommerie, n'a pas altéré ses jolies qualités guerrières. Sur toutes les routes du vieux et du nouveau monde, on rencontre quantité de jeunes gentilshommes qui jouent au chevalier errant, toujours prêts à se battre, pour la liberté comme en Amérique, pour la croix, bien qu'ils en rient, comme en Turquie, pour l'honneur, pour rien, pour le plaisir du risque. Au moindre bruit de guerre, des centaines d'épées sortent de leur fourreau de soie. C'est le marquis de Lafayette, c'est le comte Roger de Damas, c'est le marquis de Rochambeau, c'est le comte de Fersen, le comte de Stedînck, le prince de Nassau, — car ces chevaliers français sont de toutes les nations — c'est notre prince de Ligne qui n'est pas le plus jeune, — il a dépassé la cinquantaine — mais qui n'est ni le moins aimable ni le moins fou. Pleins d'honneur et de bravoure, prodigues de leurs biens, prodigues de leur sang, ils ont toutes les vertus des races nobles, mais ces vertus, hélas ! ne seront plus bientôt que des vertus périmées, si bien que plus encore que leurs vices elles contribueront à leur ruine. Ce n'est peut-être pas tant sous le poids de ses fautes que ce monde s'écroule que par l'usure du temps. Il sent la poussière du passé, et cette poussière a beau être parfumée à la bergamote, ce n'en est pas moins de la poussière de morts. Il n'est point jusqu'à la gaîté du siècle dont le prince de Ligne est si joliment animé qui ne soit une gaîté de vieux enfants et, vue à distance, la politique même, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a l'air d'un enfantillage de vieillard. Ces combinaisons trop savantes, où la raison d'Etat, l'esprit de conquête, l'intérêt des dynasties moribondes s'enchevêtrent bizarrement au gré des intrigues de cour, ont quelque chose de puéril quand on songe au grand bouleversement qui se prépare. Tous ces souverains se surveillent jalousement avec les formes de la politesse la plus ravissante et mesurent mutuellement leurs agrandissements possibles avec l'humeur récriminante d'enfants à qui on partage un gâteau. Leur diplomatie de forme si courtoise n'est faite que de ruses et de perfidies. De tous ces ministres qui croient conduire l'Europe, le seul honnête homme, c'est le comte de Vergennes, le ministre des Affaires étran-

gères de Louis XVI, qui voudrait donner à la France le rôle d'arbitre pacifique, et qui s'efforce de défendre le droit des Nations, le droit futur qu'il a entrevu. Mais cette politique passe pour une petite politique, cette sagesse pour une petite sagesse et cet honnête homme pour un petit homme.

Les grands princes, eux, ne songent qu'à de grandes conquêtes. Deux pays, à l'Orient de l'Europe, se trouvent dans un état de faiblesse et de décadence qui semble prévoir une proche dissolution : la Pologne et la Turquie. Leurs voisins, Autriche et Russie, sans parler de la Prusse qui veille, se préparent à la curée, et celle-ci n'est retardée que par la difficulté que les partageurs ont à se mettre d'accord. D'autre part, ils tiennent à y mettre des formes. Des formes juridiques ? Si l'on veut ; — « On trouve toujours assez de pédants pour justifier les conquêtes des princes », disait Frédéric II, — mais surtout des formes diplomatiques, un air d'élégance et de magnificence digne de la Sémiramis du Nord et du Rénovateur de l'Empire. Le sort des peuples va donc se régler au son des violons, l'éclat des fêtes cachera l'intrigue et ce qui servira de prélude au partage de la Pologne et de la Turquie, ce sera une féerie politique que les contemporains compareront au voyage de Cléopâtre et qui nous fait plutôt penser à la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme*, c'est le voyage en Tauride...

Le prince de Ligne dit assez drôlement qu'il était dans sa destinée de faire ses débuts dans la politique en qualité de « jockey diplomatique ». En réalité, s'il fut convié par Catherine et agréé par Joseph II, ce fut comme homme agréable, comme « ami » des deux souverains, capable, par sa réputation de légèreté même, par ses étourderies souvent calculées, d'adoucir les contacts, de mettre de l'huile dans les rouages, de rompre les chiens quand la conversation devient difficile, et par-dessus tout, d'apporter à ce voyage diplomatique la nuance de gaîté et de confiance que, de part et d'autre, on souhaitait qu'il eût.

Je ne raconterai pas le voyage de Tauride. Cela nous mènerait trop loin. Le but véritable était d'entraîner Joseph II dans une nouvelle guerre contre la Turquie, le but avoué

était de lui montrer les provinces du Kouban et de la Crimée que la Porte, vaincue, venait de céder à la Tzarine, qui les avait données à gouverner à son ancien amant devenu son plus intime conseiller, le prince Potemkine. Cet habile homme connaissait à fond sa souveraine, sur les sens et le cœur de qui il avait régné quelque temps. Il savait à quel point cette femme, par ailleurs si positive, avait besoin de chimère, de caprice et d'optimisme. Maniant les foules et les trésors à la façon d'un satrape oriental, il a paré le pays d'un prodigieux décor, élevant comme par magie des palais, des jardins, des villages, sinon des villes, dans la steppe à demi désertique. C'est une tradition qui ne s'est pas perdue en Russie. Quand on promène aujourd'hui nos intellectuels à Moscou et dans les lieux circonvoisins, de nouveaux Potemkine leur font voir de nouveaux décors; mais ce ne sont plus des décors de fête et de prospérité que l'on dresse pour les nobles étrangers, c'est un décor d'austérité scientifique... Des historiens indiscrets ont rapporté depuis que, pour amener cette figuration sur le devant de la scène, le Potemkine de la grande Catherine déporta des populations entières, mais ce sont là des détails que, dans l'entourage de l'Impératrice, personne ne *voulut* voir et qu'aucun témoin officiel ne vit. Le prince de Ligne pas plus que les autres. C'est en *témoin* qu'il assista au voyage de Tauride comme à tous les grands événements de son temps, mais en témoin ébloui. Il n'était pas du reste de ces esprits moroses qui font *tous* les sacrifices à la vérité et il était trop homme de goût pour apercevoir ce qu'il ne fallait pas apercevoir chez les gens qui le recevaient si bien. Aussi les charmantes lettres qu'il adressa à la marquise de Coigny, véritables relations de voyage destinées à ses amis de Paris, ne sont-elles pas précisément des documents historiques, mais comme elles donnent bien l'atmosphère du voyage et le décor de cette politique de féerie qui devait si mal finir ! Elles sont d'ailleurs, du moins dans une certaine mesure, une date dans l'histoire de la littérature française.

Ligne, plein de gaîté, d'entrain, d'une verve intarissable, mais du tact le plus exquis, plut à tout le monde au cours de ce voyage, et surtout à Catherine. Reconnaissante à l'homme

d'esprit qui l'avait tant amusée, elle lui donna des terres en Crimée. Et quelles terres ! On dirait que l'Impératrice les a choisies pour enchanter une imagination que les lettres avaient nourrie. N'y voit-on pas les restes d'un temple de Diane, qu'illustra, dit-on, le sacrifice d'Iphigénie ? C'est le pays de Mithridate, Ovide y vécut ses années d'exil et l'on y rencontre à chaque pas les plus nobles souvenirs de l'histoire et de la fable.

Ligne va visiter son nouveau domaine et faire connaissance avec ses tartares de vassaux. Il s'attarde sur le promontoire de Parthenizza d'où il croit apercevoir les rivages de l'antique Idalie. Il évoque les ombres d'Iphigénie, d'Agamemnon, de Thoas, de Mithridate, d'Ovide. Il les associe à sa propre vie et il écrit à la marquise de Coigny cette fameuse lettre de Parthenizza où l'on peut voir la première apparition dans la littérature française de ces méditations lyriques, historiques et philosophiques sur un paysage qui, de Volney et de Chateaubriand jusqu'à Barrès, constituent un genre littéraire qui est, je crois, exclusivement français.

A la vérité, je doute fort que Mme de Coigny ait jamais reçu cette méditation sur le promontoire. Cette charmante, spirituelle et méchante femme, qui était alors au plus fort de sa passion pour Lauzun et de sa haine pour Marie-Antoinette, était bien la dernière personne à qui l'on pût songer à faire des confidences intimes. Que Ligne ait pensé à elle pour lui raconter spirituellement ses aventures de voyage, afin d'en faire part à ses amis de Paris, c'est fort naturel, mais quant à épancher son cœur, il n'a pas dû y songer. La vérité, je crois, c'est que la lettre de Parthenizza, Ligne se l'écrivit à lui-même et que, quand en 1801 il inséra dans *Mélanges* sa correspondance avec la marquise, en guise de récit de son voyage en Tauride, il lui plut d'y joindre ce morceau qui tient à la fois des effusions de Chateaubriand et du monologue de Figaro, fragment de miroir où il s'était regardé un jour.

Le voyage de Tauride eut pour conséquence, comme l'avait voulu Catherine, une guerre austro-russe contre la Turquie. Celle-ci paraissait à la veille de l'effondrement ; elle se tira d'affaire, parce que chacun des deux alliés désirait



accaparer le plus grand profit des conquêtes communes en mettant sur les épaules de l'autre les plus grands frais. On n'aboutit pas à grand'chose, mais il y eut quelques beaux faits d'armes : la prise d'Ocsacow, celle de Belgrade, celle de Sabacz où Charles de Ligne, le fils aîné de notre prince, se distingua tout particulièrement. Celui-ci remplit lui-même fort dignement son rôle et, bien que jamais il ne commandât en chef, contribua largement à la prise de Belgrade. Après quoi, l'on piétina. La peste se mit dans les armées, si bien que tous les belligérants furent heureux de faire la paix. La Russie se préparait du reste au partage de la Pologne, dont elle entendait bien prendre le plus gros morceau, et Joseph II, malade, désespéré par l'échec de ses réformes, s'était mis sur les bras, dans les Pays-Bas, une véritable révolution.

Tandis que le prince de Ligne faisait sa cour à Catherine II et guerroyait contre les Turcs, oubliant complètement qu'il était gouverneur de Mons, de grands événements se déroulaient en effet dans son pays, prélude de plus grands événements qui allaient bientôt se dérouler en France. Plein d'intentions excellentes, Joseph II s'y était pris le plus maladroitement du monde pour opérer des réformes centralisatrices dans un pays où la vie locale et municipale était intense et l'éducation politique, comme l'instruction, à peu près nulle. Il s'arrangea pour coaliser contre lui la minorité de partisans des lumières qui lui reprochaient son despotisme et les traditionalistes conservateurs qui lui en voulaient de toucher à leur privilèges, de sorte que ce fut en Belgique, sous le plus éclairé des souverains de l'époque, que s'alluma l'étincelle qui devait mettre le feu à l'Europe et faire sauter le vieux monde. A l'appel du clergé, beaucoup plus qu'à celui des « philosophes », toutes les classes prirent part à l'insurrection. Vivant depuis près de deux ans à l'autre bout de l'Europe, occupé de sa guerre, de ses Russes, de ses Tartares et de ses Turcs, le prince de Ligne ignorait à peu près tout ce qui se passait dans son pays, lisant à peine les rares nouvelles qu'il recevait par son intendant van den Broeck. Aussi d'abord ne comprit-il rien à la froideur que



l'Empereur lui témoigna malgré son succès de Belgrade, puis à la véritable disgrâce dont il commença à sentir les effets. Il ne savait pas que van den Broeck passait pour une forte tête du parti des Etats, que la princesse elle-même s'y était compromise, et que son second fils Louis avait rejoint l'armée des « rebelles ».

Joseph II d'ailleurs ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé et que tout cela s'était passé à l'insu du prince. Presque mourant, il eut avec Ligne une dernière entrevue pleine de confiance et de mélancolie, à laquelle, depuis, le prince ne pensa jamais sans que les larmes lui vinssent aux yeux. L'Empereur désespéré et sentant venir sa fin, commanda à celui dont il avait douté de rentrer dans son pays pour y veiller à ses biens, et pour réconcilier, si c'était possible, les Belges avec leur souverain.

Ce n'était pas possible, et le prince de Ligne, rentré en Belgique, se trouva dans une situation très fautive, considéré à peu près comme un traître par les uns et les autres. Aussi, sous prétexte de ramener ses troupes de Moravie où elles étaient cantonnées, repartit-il pour l'armée le plus tôt qu'il put.

A partir de ce moment, les événements se précipitent. Joseph II meurt, laissant son trône à son frère Léopold, grand duc de Toscane, personnage assez médiocre, mais dont la prudence et le bon sens un peu étroit allaient réparer une partie des fautes qu'avait commises son grand homme manqué de frère. La Révolution brabançonne ayant sombré dans la confusion et l'impuissance, le gouvernement autrichien fait sa rentrée et envoie, comme gouverneurs généraux, l'archiduchesse Marie-Christine et son mari, le duc Albert de Saxe-Teschen. Ligne, élu grand bailli du Hainaut, est ratifié par l'Empereur. Il fait à Mons une entrée plus cocasse que solennelle : pour faire des économies de livrée, il avait imaginé de se faire accompagner de ses domestiques russes et tartares en costumes nationaux, ainsi que d'un dromadaire. Les populations avaient maintenant l'humeur sévère; on compara sa joyeuse entrée à une mascarade.

Mais rien ne compte auprès des événements de France. L'ancien régime s'est écroulé, la République est proclamée,

le Roi est prisonnier. L'Empereur Léopold, qui avait longtemps temporisé meurt à son tour. Son successeur, François II, est partisan de la croisade antirévolutionnaire. L'Assemblée législative, d'ailleurs, le devance en déclarant la guerre à l'Autriche et à l'Empire. Toute la société française que Ligne a connue et aimée est passée à l'étranger; il reçoit à Belœil des émigrés par centaines et il partage leurs illusions. Comment ces armées de goujats, commandées par des généraux improvisés, résisteraient-elles un instant aux superbes troupes de l'Autriche et de la Prusse commandées par les élèves du grand Frédéric ?

La bataille de Valmy le détrompa cruellement; son fils Charles y fut tué par un boulet français. La Belgique est envahie et, après la bataille de Jemmapes, conquise. Le grand bailli du Hainaut va rejoindre son souverain à Vienne. Un moment, le sort des armes le ramène dans son gouvernement, mais, après Fleurus, la conquête paraissant définitive, il quitte pour jamais Bruxelles et Belœil, tous ses souvenirs et toute sa fortune. Il ne les reverra jamais plus...

C'est le crépuscule. La vie active du prince de Ligne est finie. Sa fortune, fortement compromise par ses prodigalités, est réduite à presque rien par les confiscations; pour la République qui règne sur ses anciens domaines, il est un émigré, et plus tard, c'est à son fils Louis, devenu citoyen français, qu'ils seront en partie restitués. Il vit à Vienne dans la gêne et dans une demi-disgrâce. On se méfie désormais de cet homme d'esprit, de cette langue indépendante, de cet Autrichien-français qui fut l'ami de Voltaire et de Rousseau. On l'a nommé enfin feld-maréchal, mais on ne lui donne aucun commandement. Il voit se lever l'astre de Napoléon, d'abord avec horreur, ensuite avec admiration. Sa dernière ambition eût été de commander contre lui; on lui préféra Mack, le lamentable vaincu d'Ulm, et tous les autres incapables qui se firent si gentiment battre en Italie. Il n'est plus qu'un témoin du passé. Il aurait toutes les excuses d'en être le témoin morose, mais sa gaieté survit à sa prospérité. Seulement, au fond elle n'est plus maintenant que la forme aimable de son stoïcisme: il y a en elle une sorte de raidis-

sement. Un peu de gravité et de mélancolie vient-il voiler ses fins de journée, il corrige tout de suite d'une plaisanterie la réflexion amère qui lui passe par l'esprit; un gentilhomme doit accueillir l'adversité avec le même sourire qu'il accueillerait la mort sur le champ de bataille... Il a décidément brisé l'idole chère à son cœur, comme il dit : la gloire militaire. Il s'en console en en cherchant une autre, la gloire littéraire.

Il avait toujours beaucoup écrit. Ses lettres sont innombrables. Encore adolescent, il avait composé un mémoire sur l'art de la guerre, et depuis il avait pris l'habitude de jeter sur le papier toutes les réflexions qui lui passaient par l'esprit. Quelquefois, ses secrétaires recueillaient ces notes et les transcrivaient. Comme tout le monde de son temps, il tournait assez facilement les vers, peu difficile d'ailleurs sur leur qualité. Enfin, dans ses journées d'inaction, il s'était amusé à écrire des comédies, des nouvelles, voire de petits romans, et par fantaisie il en avait fait imprimer quelques-uns. Bien entendu, au temps de sa splendeur, tout le monde dans son entourage avait éprouvé pour ces essais littéraires la plus sincère admiration. Lui-même, il n'y attachait pas beaucoup d'importance; mais quand, dans sa retraite de Vienne, il se trouva inoccupé et désargenté, il s'imagina qu'il pourrait tirer quelques ressources de ses écrits. Avec l'aide d'une espèce de femme de lettres qu'il avait connue jadis en Belgique, et qui vivait à Vienne dans une quasi-misère, Caroline Murray, il corrigea, classa ses manuscrits et ses brochures, en remit quelques-unes au goût du jour, y ajouta de nombreux inédits et porta le tout à Dresde, chez les frères Walter qui, sur la réputation d'esprit de l'auteur, consentirent à éditer les trente-quatre volumes des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*.

Ils n'eurent aucun succès. J'ai dit précédemment que, sous la forme où ils étaient ainsi présentés, ils étaient proprement illisibles. C'est un fatras dans lequel on se perd, et le pauvre prince ne connut pas plus de son temps la gloire littéraire que la gloire militaire. Elle ne devait lui venir que beaucoup plus tard.

Du moins l'anthologie publiée en 1807 par Mme de Staël, avec l'aveu de l'auteur et l'aide de Caroline Murray le fit-elle lire. Le goût des mémoires qui régna en France sous la Restauration, dans une société qui s'imaginait qu'on peut refaire le passé et qu'elle pourrait se reconstituer telle qu'elle était autrefois, lui valut une première vogue. Un peu plus tard, dans deux grands articles, Sainte-Beuve, avec son goût et sa pénétration ordinaire, le mit parfaitement à son rang, dressant en pied le personnage, montrant ce qui fait le charme inimitable de cet écrivain imparfait et négligé : c'est à dire le naturel, la spontanéité, l'imagination prime-sautière et libre.

Ce n'est que de nos jours que le prince de Ligne devait prendre sa place dans les petites églises littéraires où l'on honore les saints particuliers dont les mérites, tardivement découverts, répondent aux besoins spirituels de certaines familles d'esprits. Le premier concile du culte ligniste se tint à Belœil en 1914, lors du centenaire de la mort du prince, à la veille d'un bouleversement européen analogue à celui auquel il avait assisté. Le second commence aujourd'hui. Il a ses prêtres et ses fidèles, ce culte littéraire. Faut-il nommer M. Henri Lebasteur, le prince Cantacuzène, notre confrère Gustave Charlier, M. Alfred Duchesne, M. Félicien Leuridant, enfin, chancelier posthume de Charles-Joseph de Ligne, et tous ceux qui se réunissent ces jours-ci pour fixer les rites de leur admiration commune. Cette fois, c'est bien la gloire... une juste gloire.

Je l'ai dit, je ne crois pas qu'on puisse considérer le prince de Ligne comme un grand écrivain, mais c'est un écrivain charmant, charmant par ses défauts mêmes, charmant parce que son style, souvent incorrect et négligé, est, malgré cela sinon à cause de cela, l'image fidèle d'un des plus jolis esprits de son temps, et d'une des âmes les plus candidement humaines de tous les temps.

Elle a du reste son héroïsme, cette âme fidèle et légère. Après tout, les dernières années de notre prince sont celles d'un sage. Il est ruiné, désormais sans influence, surveillé par la police impériale. Lui, qui aurait voulu égaler la gloire

du prince Eugène, il n'est plus qu'un feld-maréchal honoraire et un capitaine de trabans décoratif, lui qui a vécu avec tant d'intensité, il n'est plus qu'un témoin de la vie... Il ne s'en plaint pas et, comme pour soutenir sa réputation d'homme le plus gai du siècle, il donne à sa résignation un air de fête. Et cette sagesse est sa récompense : elle lui vaut l'espèce d'apothéose de la fin.

Cette apothéose, c'est le Congrès de Vienne. La Révolution semblait vaincue avec Napoléon. L'Europe française, non plus spirituelle mais politique, que l'Empereur, nouveau César, avait voulu édifier à force de victoires, s'était écroulée. Les politiques d'ancien régime qui triomphaient, et qui, sans s'en douter, préparèrent l'Europe des nationalités, rêvaient de refaire l'Europe d'avant la Révolution, l'Europe des dynasties. Grâce à Talleyrand, ils s'étaient résignés à y admettre la France vaincue, mais comme puissance surveillée sinon tout à fait en tutelle. Et cependant cette Europe reconstituée contre la France ne pouvait encore parler que le français, comme l'Europe d'hier; sans le français, idiome commun, c'eût été la Tour de Babel. Qui donc mieux que le feld-maréchal de Ligne, prince de l'Europe française du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais sujet autrichien et à qui la France révolutionnaire avait tout pris, eût pu établir le lien entre l'Europe du passé et l'Europe de l'avenir ?

Se rendit-il compte du rôle de témoin et de modèle qu'on attendait de lui ? Toujours est-il qu'il le joua supérieurement, et que cette légèreté même dont on lui avait si souvent fait grief fut considérée comme une grâce de plus. Dans le Vienne morose et redevenu très allemand de 1795, il était démodé : en 1814, il redevint l'homme à la mode, et les diplomates réunis pour reconstituer une société princière et polie des Etats gouvernés par le principe de la légitimité semblent tous faire appel aux souvenirs de ce cosmopolite qui naguère se disait « Autrichien en France, Français en Autriche, l'un ou l'autre en Russie ». Toute une jeunesse brillante, venue des quatre coins de l'Europe, mais qui ne parle que le français, — la seule langue que décidément tout le monde entende — se presse dans le pauvre salon

du *Mölkerbastei* qu'il habite. On se dispute ses chaises de paille. On fait cercle autour de l'horrible cheminée, comme dit Mme Eynard, où le prince, toujours debout, s'accoude pour causer, et les soupeurs qui ne trouvent pas à s'asseoir n'en demeurent pas moins pour l'entendre. C'est une faveur insigne que d'aller à son bras aux « redoutes » que donnent les souverains et de s'entendre faire par lui le commentaire des cours d'Europe.

Car Vienne est encombré de têtes couronnées : empereurs d'Autriche et de Russie, rois de Prusse, de Bavière, de Danemarck et de Wurtemberg, sans compter les grands-ducs et les princes souverains. Pas un qui ne tienne à honorer particulièrement le doyen de l'Europe, l'ami de Catherine II et de l'Empereur Joseph, de Marie-Antoinette, et cette faveur universelle lui donne une nouvelle jeunesse. Va-t-il à la cour, ou se promène-t-il dans les rues de Vienne, il ne perd pas un pouce de sa taille et marche toujours d'une allure aussi vive, comme à l'assaut. Personne ne porte avec plus d'élégance le bel uniforme des trabans de la Garde. Les femmes se retournent encore parfois sur son passage. Toutes lui font fête, et la jeune et belle Mme Eynard, la femme du secrétaire de la Délégation genevoise, l'entoure de petits soins. A qui ne fait-il pas la cour ? On le voit apporter ses hommages à Mlle Schultz, étoile du théâtre allemand, et à Mlle Stéphanie, charmante comédienne française. Son esprit n'abdique pas, d'ailleurs. On colporte ses mots : « Le Congrès ne marche pas, il danse... » Mais on ne le craint plus. La police impériale continue à le surveiller par habitude, mais l'Empereur ne lui en veut plus de ses légèretés. Il le considère maintenant comme une sorte de maître des cérémonies bienveillant qui fait à l'Europe les honneurs de Vienne comme personne en Autriche n'aurait pu les faire... à la française. Quant au reste, il est classé par les diplomates de cabinet parmi les vieux radoteurs.

Et pourtant, il n'a jamais vu plus clair dans la politique parce qu'il la voit maintenant sans passion, sans ambition, sans rancunes, sinon sans amitiés. Il écrit à Talleyrand, dont il a compris le jeu subtil et qu'il approuve, quelques lettres

extrêmement pénétrantes. Il est des premiers à pressentir le danger que la Prusse et la Russie font courir au fragile édifice de la paix, et n'ayant ni crédit à perdre, ni faveur à demander, il fait discrètement campagne pour la Saxe et pour la Pologne. Il soutient avec le prince de Bénévent le principe de la légitimité qui garantira l'intégrité de la France, et s'il s'amuse à appeler Napoléon « le Robinson de l'île d'Elbe », ce qui n'est pas très généreux, il n'hésite pas à condamner publiquement les mesquines vengeances qu'on veut tirer de lui. « On n'a songé qu'à renverser le colosse, écrit-il à Talleyrand. Il est tombé, et par sa chute il a ébranlé la terre. Au lieu d'en réparer les crevasses, on en a fait de nouvelles ». Voit-il ce qu'elle aura d'éphémère, cette œuvre où l'égoïsme des couronnes a pris si souvent le masque du droit, et qu'a dominée la peur de l'avenir ? Sent-il qu'il a vu finir un monde ?

Eh ! sans doute. Il a répété plusieurs fois à ses familiers ces mots amers : « Mon temps est passé, mon monde est mort ! » Quand il songe à sa splendeur d'autrefois, quand il cause avec les jeunes gens, il voit bien que tout est changé, que tout ce qu'il a aimé n'est plus que ruine, et qu'il n'est lui-même qu'un survivant ; il voit que personne ne peut savoir où va le monde, mais il ne veut pas s'abandonner à l'humeur noire des gens quinquies. Il sait que sa raison d'être, son attitude définitive devant l'histoire, c'est sa gaîté qui la lui donne. Il a été l'homme le plus gai de son siècle, il le sera jusqu'au bout. Quand il meurt, au début de décembre 1814, ayant pris froid en reconduisant des dames à leur carrosse, ou mieux en allant sur le rempart, comme le raconte le comte de la Garde, à un rendez-vous galant où *on* ne vint pas, c'est son passé militaire qui lui remonte aux lèvres. Ses derniers mots sont ceux qu'il criait à Leuthem, en menant ses Wallons à l'assaut : « En avant ! Vive Marie-Thérèse ! » Mais il n'avait pas cette peur de l'avenir que montraient les gens de son temps. Il avait gardé l'espérance ; si stoïque que l'on soit, on ne garde pas sa gaîté jusqu'au bout sans un peu d'espérance.



Quelle leçon ! Ce bon Européen, ce civilisé, avait vu périr son Europe et la civilisation dont il avait été la fleur. Celle qu'on s'efforçait de reconstituer sous ses yeux lui inspirait plus d'étonnement que de confiance, mais il gardait l'espérance, parce que tel est le devoir des hommes.

Nous sommes dans le même cas que lui. Nous voyons disparaître un monde, et nous ne savons pas ce que nous réserve, ce que réserve à nos enfants celui qui se refait sur ses ruines et de ses ruines. Comme le prince de Ligne, gardons néanmoins l'espérance, Malgré tant de déceptions, continuons à croire à l'Europe, à sa civilisation active et progressive, à ses peuples vigoureux qui ne se sont jamais résignés à se laisser ensevelir sous des ruines. « Nous cherchons l'Europe, nous pleurons l'Europe retrouvée et reperdue » disais-je en commençant ce discours. Nous la retrouverons encore ; c'est le destin de la race qui l'habite de chercher toujours de nouvelles destinées. Cultiver cet espoir est, me semble-t-il, la meilleure manière d'honorer le prince de Ligne qui, né il y a deux cents ans, nous donne des leçons singulièrement actuelles. Ce prince belge, incarnation de la civilisation française de son temps, demeure le type du bon Européen.

M<sup>me</sup> La Vallée et M. Laumonier récitent des pages du Prince de Ligne et des poèmes de MM. Franz Ansel et Albert Mockel.

La séance est levée à 5 heures.

---



# CHRONIQUE

---

## HOMMAGE A ALBERT GIRAUD

Le 23 juin a été inauguré à Louvain, dans le Parc de la Ville, un buste d'Albert Giraud.

A cette cérémonie, à laquelle assistait M. Bovesse, ministre de l'Instruction publique, l'Académie était représentée par MM. Franz Ansel, Valère Gille, Georges Marlow, Alphonse Bayot, Georges Doutrepoint et Gustave Vanzype.

M. Valère Gille a prononcé le discours suivant :

### DISCOURS DE M. VALÈRE GILLE.

Si l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises m'a fait le grand honneur de me désigner pour la représenter à cette fête spirituelle, c'est qu'elle s'est souvenue qu'une ardente et fraternelle amitié m'unissait à Albert Giraud.

Cette amitié persiste par delà la tombe. Elle a embaumé mes souvenirs. Le cœur est le sanctuaire des morts, et je n'ai qu'à descendre en moi-même pour retrouver l'image idéale du poète de la *Guirlande des dieux*.

L'ayant beaucoup aimé, je voudrais vous faire partager mon affection. Ce ne me sera point difficile. On est porté promptement à aimer ceux qui vous aiment et Albert Giraud vous aima profondément, vous, ses concitoyens et votre cité, qui fut si douce à son enfance et où se forma sa frémissante et orgueilleuse sensibilité.

Comme il vous aima lorsqu'il vous eut quittés ! Chaque fois que la méchanceté des êtres ou des choses le blessait dans son âme trop délicate, c'est à vous qu'il songeait. Sous les coups de la douleur, il cria votre nom, comme le soldat blessé crie en tombant : Maman !

La première fois, ce fut quelques années après son départ de Louvain. Son cher compagnon d'armes, celui qui fut avec lui l'esprit de la *Jeune Belgique*, Max Waller, venait de tomber, aimé des dieux. Albert Giraud se souvint que c'était sur les bancs de votre Université qu'il avait

rencontré ce joli page des Lettres; et évoquant son souvenir, il revit sa ville natale :

« Louvain, la vieille ville universitaire, calme et joyeuse où les carillons » se répondaient de clocher en clocher, comme les rêves et les espoirs » de notre jeunesse ».

Beaucoup plus tard, au seuil de la vieillesse, il devait encore évoquer votre image sous le coup d'une atroce douleur. Ce fut le jour où une soldatesque brutale, qui n'avait même pas l'excuse de l'ivresse, drapa de flammes vos maisons, vos places, vos monuments, et où Louvain, comme une martyre, se tordit dans son propre brasier. C'était la ville où il était né qui brûlait, la ville de ses premiers songes et de ses premières ardeurs :

*Ville de notre coeur où jadis nous chantâmes  
L'ivresse des vingt ans et de la liberté !  
Ville du clair savoir où tant de jeunes âmes  
Mêlèrent en s'aimant leurs rêves de beauté !*

Entre ces deux dates, que de souvenirs mélancoliques de ses jeunes années naissaient, grandissaient, fleurissaient en son âme reposée et nostalgique. Vous les retrouverez dans ses *Mémoires* qu'il a appelés, par une sorte d'orgueilleuse pudeur, *Les Souvenirs d'un Autre*. Accoudé sous la lampe pensive qui borne le champ de ses songes, il revoit sa béate province, sa ville natale qui s'endort dans la beauté du crépuscule. Il entend « les carillons qui sèment leurs fleurs musicales sur le sommeil des petits enfants ». Il s'attarde encore sur les vieilles places publiques bordées de marronniers « où le Silence, penché sur la margelle d'un puits, contemple les étoiles dans une eau étroite et lointaine »; il franchit encore le seuil de la petite école tapie dans une rue tortueuse, à l'ombre de l'église des Dominicains. A présent, il fréquente l'antique Collège de la Haute Colline, « dans la cour duquel les grands arbres du parc Saint-Donat versent sur ses yeux puérils le parfum des tilleuls et le gazouillement des oiseaux ». C'est son enfance et son adolescence qui passent devant ses yeux, se tenant tendrement par la main et lui adressant un sourire lointain. Il se revoit et se reconnaît l'enfant gâté, trépiignant et avide *dont tout le grand ciel bleu n'emplirait pas le cœur*.

Comment n'aimerait-il pas, jusqu'en ses derniers jours, toutes ces choses, à la-fois si proches et si lointaines, qui formèrent son jeune génie ?

Et quand nous le retrouvons à Bruxelles, déçu dans ses rêves d'action, de gloire et d'amour, meurtri, la bouche amère, et révolté contre un monde qui n'était pas à la mesure de son cœur orageux, c'est qu'il a gardé la mémoire passionnée des heures enfantines qui sonnèrent aux clochetons de vos églises, où deux femmes penchées sur sa couchette, veillaient et protégeaient de leur tendresse vigilante et précieuse, « sa petite âme de guerre et d'amour, sa petite âme farouche et câline, bondissante, mordante et caressante, brûlée déjà de la voluptueuse Beauté ».

Il ne vous avait pas oubliés, vous ses chers souvenirs de jeunesse, lorsque, renfermé farouchement en lui-même, hors du siècle, à l'abri de la vie banale, il trompait sa nostalgie des temps héroïques, en donnant à son ennui de prince dépossédé, sur la scène intérieure de son âme résignée et douloureuse, le spectacle de ses fêtes somptueuses de guerre et d'amour.

Il ne vous avait pas oubliés non plus, lorsque après ce long exil en lui-même, il eut repris le chemin de la vie. C'était le chemin d'Italie. Il y avait rencontré des dieux, les dieux antiques, harmonieux et clairs dont les jeux de l'intelligence sont encore une volupté et qu'il n'avait cessé d'adorer dans le secret de son paganisme sensuel.

Son âme était apaisée. Elle était visitée par les dieux, et désormais la vie était pour lui une féerie voluptueuse dont il goûtait les sons, les lignes, les couleurs, les parfums. Eros était le maître du monde; ou, plutôt, il était le monde lui-même, et le poète communiait en lui.

Hélas ! — vous l'avez su — ce bonheur divin ne devait point durer. Les dieux obscurs, pour qui la vue de la Beauté est le châtement, les dieux des feux souterrains le jalosèrent, et, pour se venger, saisissant une poignée de leur cendre, la lui jetèrent au visage. Ses yeux alors cessèrent peu à peu de voir. Ils ne devaient plus jouir des magies du printemps qui sont les magies de l'amour, les jeux éblouissants d'Eros.

C'est alors qu'Apollon Musagète, le dieu de la lumière, eut pitié de cet enfant qui l'avait le plus aimé et en qui il avait mis toutes ses complaisances; et pour abrégier son supplice, il lui décocha au cœur une de ses flèches d'or.

Albert Giraud tomba d'un coup dans un abîme d'éclairs; mais à ce moment, — j'en porte témoignage, moi qui l'ai connu et qui l'ai aimé — il se souvint de vous, Louvain, et votre nom qui était celui de son enfance, lui monta aux lèvres... »

## LIVRES REÇUS

---

OTTO GEURICKX. — *Essai d'esthétique au carré parfait, précédant douze poèmes de la stricte observance.* Dessins de l'auteur.

OTTO GEURICKX. — *Les Ombres.* Poèmes.

MARIA MAGDALENA DE MARTEL PATRICIO. — *Princesse de Portugal. Souveraines des Flandres.*

*Du même auteur. — Souvenirs du Passé mort.*

ANDRÉ PUTTEMANS. — *La Censure dans les Pays-Bas autrichiens.* Bruxelles, Ac. r. des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts. Mémoires.

EDOUARD MONTPETIT. — *Les Cordons de la Bourse.* Editions Albert Levesque. Montréal.

RITA LEJEUNE-DEHOUSSE. — *L'Œuvre de Jean Renart.* Faculté de Philosophie et Lettres. Liège, 1935.

PAUL de SMAELE. — *Baudelaire, Het Baudelairisme, hun nawerking in de Nederlandsche Letterkunde.* — Editions de l'Académie royale flamande.

PAUL SAINTENOY. — *Les Arts et les Artistes à la Cour de Bruxelles.* III. Ac. r. des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts. Mémoires. Bruxelles.

---

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

### Membres belges

- MM.** FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.  
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.  
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.  
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.  
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.  
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).  
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.  
LOUIS DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.  
JULES DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise).  
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.  
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.  
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.  
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlanonde, Nice.  
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.  
ALBERT MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S.-et-O.).  
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.  
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.  
PAUL SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.  
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.  
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.  
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhase, 24, Bruxelles.  
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).  
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

### Membres étrangers

- MM.** GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).  
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
BENJAMIN VALLOTTON, La Colline, Six Fours (Var) France.  
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).  
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).  
EUGENIO DE CASTRO, Université de Coïmbre.
- M<sup>me</sup>** COLETTE, Paris,

### Membres décédés

- MM.** IVAN GILKIN, 1924.  
ERNEST VERLANT, 1925.  
GEORGES EEKHOUD, 1927.  
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.  
ALBERT GIRAUD, 1929.  
FERNAND SEVERIN, 1931.  
CHRISTOFER NYROP, 1931.  
MAX ELSKAMP, 1931.
- M<sup>me</sup>** ANNA DE NOAILLES, 1933.
- MM.** ALBERT COUNSON, 1933.  
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.  
HUBERT KRAINS, 1934.  
ARNOLD GOFFIN, 1934.  
BRAND WHITLOCK, 1934.

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

### Communications

- Charles Van Lerberghe*, Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.
- Littérature et Philologie*, par Jules FELLER.
- La langue scientifique en Belgique*, par Albert COUNSON.
- Le Premier « Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.
- Le Français à Gand*, par Albert COUNSON.
- Michel-Ange*, par Arnold GOFFIN.
- Eugène Demolder*, par Hubert KRAINS.
- Qu'est-ce que la civilisation ?* par Albert COUNSON.
- La Clef de « Clitandre »*, par Gustave CHARLIER.
- Ronsard et la Belgique*, par Gustave CHARLIER.
- De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française*, par Albert COUNSON.
- L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française*, par Georges DOUTREPONT.
- Les Classiques jugés par les Romantiques*, par Georges DOUTREPONT.
- Around du « Premier Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.
- Une amie belge de Louis Veuillot*, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

### Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
- L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.
- Charles De Coster*, par Joseph HANSE.
- L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
- Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.
- Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière*, par Marcel PAQUOT.
- Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*, par Marthe BRONCKART.
- La littérature et les médecins en France*, par Georges DOUTREPONT.
- Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888*, par François VERMEULEN.
- Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*, par Madeleine REICHERT.
- Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-merse*, par Louis MICHEL.

### Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.
- La Trage-Comédie pastorale (1594)* publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

### Réédition

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul Champagne, par G. Charlier.